

Catalina Swiburn
Archaic Contingency

Je suis le travail de Catalina Swinburn depuis quelques années déjà. J'ai été témoin du long moment de création d'une œuvre dans laquelle le corps était placé au centre ; un corps apprivoisé par la métaphore. Le mot est dangereux, car il suppose l'existence de l'accès à la culture à partir d'une condition de déficit. La métaphore a toujours fonctionné comme un habillage.

Me voici, après quelques années, devant son œuvre, focalisant mon attention critique sur la déconstruction de la métaphore à travers un processus qui exhibe toute sa littéralité. Il n'y a pas de meilleur procédé pour déprécier tout espoir que de se soumettre aux mots ; le mot imprimé, j'ajouterais.

Le père de Catalina ne voyageait pas. Il collectionnait les livres sur l'architecture, les villes, les cultures anciennes. Elle a été élevée dans la médiation de l'image imprimée, dans des éditions produites par une industrie de l'édition dont la technologie est aujourd'hui obsolète, comme si elle n'avait existé que pour fixer les images des fouilles visant à reconstituer les grands effondrements de l'histoire de la culture humaine.

Transformer un effondrement en œuvre. Tel est le défi. Concevoir les ruines comme une condition de la connaissance. L'image imprimée elle-même est la condition d'une ruine. Swinburn accède à "l'histoire du début de l'histoire" (Sumer) par le biais du matériel imprimé, qui appartient pour l'instant aux collections de livres mis au rebut par les bibliothèques publiques. Pendant longtemps, elle s'est consacrée à récupérer ces livres dans les ruines de l'industrie de l'édition et à les convertir en une matière première complexe émergeant de leur disparition en tant qu'objets, initiant un processus régressif qui oblitère la représentation de l'image et de la lettre. Il ne faut pas oublier que les livres reliés que Catalina récupère sur les marchés alternatifs ressemblent à des blocs de briques en terre cuite mésopotamienne. Mais une telle ressemblance favorise l'incompréhension car elle dissimule l'exécution d'un crime.

Mon point de départ est le fait que le livre a sculpté notre civilisation, nourri notre philosophie, et même inventé notre religion, car tout est attaché au commentaire d'une écriture sacrée, où tout a déjà été tracé, enregistré comme un récit, et archivé. C'est pour cette raison même qu'elle a dû altérer la matérialité du livre dans sa propre fabrication, démanteler ce qui en fait un objet. Il n'y a pas d'acte de plus grande violence symbolique que la dé-reliure d'un livre, surtout s'il a une couverture rigide. Les pages détachées ont été arrachées et remises en place sous forme de tas de papier déchiqueté. Autrefois, le matériel imprimé était conçu pour avoir un certain nombre de plis, ce qui dictait à son tour l'épaisseur des livrets. Ici, ils exposent la nudité de leur dos de reliure et de collage, gravement compromis dans leur capacité à maintenir l'unité de l'objet. Dans cette mise au rebut, les couvertures sont récupérées afin d'être réinvesties et d'adopter un sens attribué, celui d'un totem en l'occurrence. Avec les couvertures de plus d'une centaine de livres cabossés, l'artiste fabrique un objet culte qui lui permet de revenir prendre une revanche liée à la manifestation de la corporalité, comme si celle-ci occupait une place pré-politique.

Sumer saisit l'Occident par sa possibilité de construire la fiction d'une histoire à partir des espaces manquants à sa convenance. Dans une certaine mesure, ce que Catalina Swinburn fait avec les pages ressemble à des moules à couture, étant donné qu'elle fait des coupes qui facilitent la reliure, c'est-à-dire le maintien d'un lien précaire entre les parties à partir desquelles elle crée un vêtement cérémoniel. Elle a dû démonter l'histoire sur laquelle la lettre a été établie pour faire abstraction de l'espace narratif et confirmer la question que Marx s'est posée : pourquoi les hommes se forcent-ils à se vêtir de vêtements d'époques antérieures pour accomplir la mission que leur temps exige d'eux ?

Justo Pastor Mellado, Paris

Traduit par Salma Kossemtini, Selma Feriani Gallery Tunis
Août, 2021